

Kyloušek, Petr

Poésie courtoise

In: Kyloušek, Petr. *Moyen Âge : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2013, pp. 22-31

ISBN 978-80-210-6570-3; ISBN 978-80-210-6573-4 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/128674>

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Poésie courtoise

La courtoisie peut se définir comme un comportement social, culturel, scriptural fortement codé. Elle se pose comme la marque distinctive d'une élite. La poésie lyrique élabore une variété extraordinaire de strophes, types de vers et de rimes dont l'observation est inséparable du répertoire de thèmes lyriques, d'interprétations symboliques et allégoriques. L'élaboration et le raffinement de la versification correspondent à la stricte observation de l'esprit courtois qui est avant tout un service rendu à la Dame. Le combat, l'héroïsme restent, mais leur but est l'*Amor* (substantif féminin en provençal). Le troubadour sert la Dame (*el Domn*, chez Guilhem de Poitiers) – c'est le vasselage d'amour (*domnei*). Il lui doit une soumission absolue: il doit d'abord plaire par ses qualités morales, rechercher la perfection par sa vaillance ou élégance, mériter l'amour. La Dame impose des épreuves. Ce n'est qu'après que le troubadour atteint son but – la *Joy d'Amor*.

Guilhem IX de Peitieux /Guillaume IX de Poitiers (1071–1126)

Ce grand et puissant seigneur – comte de Poitiers et duc d'Aquitaine et de Gascogne – est aussi un fin poète, considéré comme le premier des troubadours occitans. Sa petite-fille, Aliénor d'Aquitaine, deviendra reine de France, puis reine d'Angleterre. Elle sera une grande protectrice des lettres, comme l'avait été Guilhem. Ce dernier aurait accueilli, à sa cour, le barde gallois Bledhri ap Davidor qui aurait introduit sur le territoire de la France la thématique de *Tristan et Iseut*. On conserve une dizaine de poèmes de Guilhem, dont cette « cançon » (chant) représentative du « trobar clus », hermétique, et dont les interprétations varient : exemple de la théologie négative ? jeu érotique où la cavalcade à cheval serait le synonyme de l'acte sexuel ? pur jeu poétique qui se réfère à la création verbale ? Au lecteur de décider.

Farai un vers de dreit nien

*Farai un vers de dreit nien
Non er de mi ni d'autra gen
Non er d'amor ni de joven
Ni de ren au
Qu'enans fo trobatz en durmen
Sus un chivau*

Ferai un vers de pur néant,
Non pas de moi, ni d'autres gens,
Ni de l'amour et des amants,
Ni d'aucun mot,
Sinon fut trouvé en dormant
Cheval au trot.

*No sai en qual hora.m fui natz
 No soi alegres ni iratz
 No soi estranhs ni soi privatz
 Ni no.n puesc au
 Qu'enaisi fui de nueitz fadatx
 Sobr'un pueg au*

*No sai cora.m fui endormitz
 Ni cora.m veill s'om no m'o ditz
 Per pauc no m'es lo cor partitz
 D'un dol corau
 E no m'o pretz una fromitz
 Per saint Marsau*

*Malautz soi e cre mi morir
 E re no sai mas quan n'aug dir
 Metge querrai al mieu albir
 E no.m sai tau
 Bos metges er si.m pot guerir
 Mas non si amau*

*Amigu'ai ieu non sai qui s'es
 C'anc no la vi si m'aiut fes
 Ni.m fes que.m plassa ni que.m pes
 Ni no m'en cau
 C'anc non ac Norman ni Franses
 Dins mon ostau*

*Anc non la vi et am la fort
 Anc no n'aic dreit ni no.m fes tort
 Quan no la vei be m'en deport
 No.m prez un jau
 Qu'ie.n sai gensor e belazor
 E que mais vau
 No sai lo luec on s'esta
 Si es m pueg ho es en pla
 Non aus dire lo tort que m'a*

Sous quelle étoile suis donc né ?
 Ne suis ni gai, ni enragé,
 Ni sauvage, ni familier,
 Tel est mon lot ;
 Car fus de nuit ensorcelé
 Sur un mont haut.

Ne sais plus quand suis endormi,
 Quand veille si nul ne le dit.
 De peu ne m'est le cœur parti
 D'un deuil fatal ;
 M'en soucie comme de fourmi,
 Par Saint Martial !

Malade suis et crois mourir,
 N'en sais pas plus qu'ai ouï dire,
 Cherche remède à mon délire,
 Mais dans quel lot ?
 Bon médecin qui peut guérir,
 Sinon maraud.

Ai une amie, ne sais qui c'est,
 Croyez-m'en, ne la vis jamais,
 Ne me déplaît, ni ne me plaît,
 Et peu m'en chaut
 Car n'ai ni normand ni français
 En mon château.

Sans l'avoir vue, l'aime très fort,
 N'en ai rien eu, ni droit ni tort,
 Si ne la vois en ai confort,
 Car rien ne vaut !
 Connais plus noble et belle encore
 Et qui plus vaut !
 D'où elle vient, ne le sais pas ;
 Est-ce d'en haut ou bien d'en bas ?
 N'ose dire le tort pour moi

*Albans m'en cau
E peza.m be quar sai rema
Per aitan vau*

Alors m'en tais,
M'attriste qu'elle reste là
Lorsque m'en vais.

*Fait ai lo vers no sai de cui
Et trametrai lo a celui
Que lo.m trameta per autrui
Enves Peitau
Que.m tramezes del sieu estui
La contraclau*

Le vers est fait, ne sais de qui
Et le transmettrai à celui
Qui le transmettra pour autrui
Jusqu'à Poitiers ;
Me sortira de son étui
La contre-clef.

Bernart de Ventadorn (vers 1125 – après 1195)

La « vida » (biographie mi-réelle, mi fictive), rédigée par Ur de Saint-Circ, attribuée à Bernart une origine modeste. Pourtant ce fils d'un homme d'armes et d'une boulangère du château de Ventadour aurait pu être, selon certains indices, l'enfant naturel du vicomte Ebles II de Ventadour ou même de Guilhem IX de Peitieux. Disciple d'Ebles II *Lo Cantador*, il aurait été chassé de Ventadour pour avoir chanté les beautés de la femme de son demi-frère, fils légitime du vicomte. Il rejoint la cour d'Aliénor d'Aquitaine, alors déjà épouse du roi Henri II Plantagenêt, puis il passe au service de Raymond V de Toulouse avant de terminer sa vie à l'abbaye de Dalon. Sa poésie, chantée, est un des meilleurs exemples de la grande poésie d'amour.

Can vei la lauzeta mover

*Canvei la lauzeta mover
De joi sas alas contra'l rai,
Que s'oblid'è's laissa chazer
Per la doussor c'al cor li vai,
Ai! Tan gran sen veyà m'enve
De cui qu'eu veyà jauzion !
Meravilha sai, car desse
Lo cor de dezirer no'm fon*

Quand vois l'alouette mouvoir
De joie ses ailes face au soleil,
Qui s'oublie et se laisse choir
Par la douceur qu'au cœur lui va,
Las ! si grand envie me vient
De tous ceux dont je vois la joie,
Et c'est merveille qu'à l'instant
Le cœur de désir ne me fonde.

*Ailas ! Tan cuidava saber
D'amor, e tan petit en sai,
Car eu d'amar no'm posc tener*

Hélas! tant en croyais savoir
En amour, et si peu en sais.
Car j'aime sans y rien pouvoir

*Celeis don ja pro non aurai.
 Tout m'a mon cor, e tout m'ame,
 E se mezeis e tot lo mon;
 E can se'm tolc, no'm laisset re
 Mas dezirer e cor volon.*

*Anc non agui de me poder
 Ni no fui meus de l'or' en sai
 Que'm laisset en sos olhs vezer
 En un miralh que mout me plai.
 Miralhs, pus me mirei en te,
 M'an mort li sospir de preon,
 C'aissi'm perdei com perdet se
 Lo bels Narcisus en la fon.*

*De las domnas me dezesper ;
 Jamais en lor no'm fiarai;
 C'aissic om las solh chaptener,
 Enaissi las deschaptendrai.
 Pois veic'una pro no m'en te
 Vas leis que'm destrui e'm cofon,
 Totas las dopt' e las mescre,
 Car besai c'atretals se son.*

*D'aisso's fa befemna parer
 Ma donna, per qu'eu'lh' o retrai,
 Car no vol so c'om voler,
 E so c'om li deveda, fai.
 Chazutz sui en mala merce,
 Et ai be faih co'l fols en pon ;
 E no sai per que m'esdeve,
 Mas car trop puy ei contra mon.*

*Merces es perduda, per ver,
 Et eu non o saubi anc mai,
 Car cilh qui plus en degr'aver,
 Non a ges, et on la querrai ?*

Celle dont jamais rien n'aurai.
 Elle a tout mon cœur, et m'a tout,
 Et moi-même, et le monde entier,
 Et ces vols ne m'ont rien laissé ;
 Que désir et cœur assoiffé.

Or ne sais plus me gouverner
 Et ne puis plus m'appartenir
 Car ne me laisse en ses yeux voir
 En ce miroir qui tant me plaît.
 Miroir, pour m'être miré en toi,
 Suis mort à force de soupirs,
 Et perdu comme perdu s'est
 Le beau Narcisse en la fontaine.

Des dames, je me désespère ;
 Jamais plus ne m'y fierai,
 Autant d'elles j'avais d'estime
 Autant je les mépriserai.
 Pas une ne vient me secourir
 Près de celle qui me détruit,
 Car bien sais que sont toutes ainsi.
 Avec moi elle agit en femme.

En cela ma Dame se montre bien
 Femme, ce que je lui reproche,
 Car elle ne veut ce qu'on doit vouloir
 Et ce qu'on lui défend, elle le fait.
 Tombé suis en male merci
 Car ai fait le fou sur le pont
 Et je sais bien que cela m'est advenu
 Car j'ai voulu m'attaquer à une pente rude.

Merci est perdue, pour vrai,
 Et je ne le savais pas jusqu'alors,
 Car celle qui devrait le plus en avoir
 N'en a point ; où donc la chercherai-je ?

*A ! Can mal sembla, qui la ve,
Que daquest chaitiu deziron
Que ja ses leis non aura be,
Laisse morrir, que no l'aon.*

*Pus ab midons no'm pot valer
Precs ni mercesni'l dreihz qu'eu ai,
Ni a leis no ven a plazer
Qu'eul'am, jamais no'lh o dirai.
Aissi'm part de leis e'm recre ;
Mort m'a, e per mort li respon,
E vau m'en, pus ilh no'm rete,
Chaitius, en issilh, no sai on.*

*Tristans, ges non auretz de me,
Qu'eum'en vau, chaitius, no sai on.
De cantar me gic e'm recre,
E de joi e d'amor m'escon.*

Ah ! Comme elle semble mal, à qui la voit,
Capable de laisser mourir, sans jamais l'aider,
Ce pauvre plein de désir,
Qui jamais sans elle n'aura de bien.

Et puisqu'auprès d'elle ne valent
Prière, merci ni droit que j'ai,
Puisque ne lui vient à plaisir
Que je l'aime, plus je ne le lui dirai ;
Aussi je pars d'elle et d'amour ;
Ma mort elle veut, et je meurs,
Et m'en vais car ne me retient,
Dolent, en exil, ne sais où.

Tristan, plus rien n'aurez de moi,
Je m'en vais, dolent, ne sais où ;
De chanter cesse et me retire,
De joie et d'amour me dérobe.

Jaufré Rudel (1113?–1170?)

Seigneur de Blay, il participa, semble-t-il, à la deuxième croisade (1147–1149). Selon sa « vida », il serait tombé amoureux de la princesse de Tripoli, rien que pour avoir entendu parler d'elle, et serait mort entre ses bras. La princesse concernée pourrait être Hodierno de Tripoli à qui il adresse sa poésie exprimant l'amour lointain (*amor de lonh*).

Lanquand li jorn son lonc en mai

*Lanquand li jorn son lonc en mai
m'es bels douz chans d'auzels de loing
e quand me suis partitz de lai
remembra-m d'un'amor de loing
vauc de talan enbroncs e clis
si que chans ni flors d'albespis
no-m platz plus que l'inverns gelatz*

Lorsque les jours sont longs en mai,
M'est beau doux chant d'oiseaux de loin,
Et quand je suis parti de là
Me souvenant d'amour de loin,
Vais de désir front bas et incliné,
Ainsi chants ni fleurs d'aubépine
Me plaisent plus que l'hivernale gelée.

*Ja mais d'amor no-m gauzirai
si no-m gau d'est'amor de loing
que genser ni meillor non sai
vas nuilla part ni pres ni loing
tant es sos pretz verais e fis
que lai el ranc dels sarrazis
fos eu per lieis chaitius clamatz*

*Iratz et gauzens m'en partrai
qan veirai cest amor de loing
mas non sai coras la-m veirai
car trop son nostras terras loing
assatz i a portz e camis
e per aisso non sui devis
mas tot sia com a Dieu platz*

*Be-m parra jois qan li qerai
per amor Dieu l'amor de loing
e s'a lieis plai albergarai
pres de leis si be-m sui de loing
adoncs parra-l parlamens fis
qand drutz loindas er tant vezis
c'ab bels digz jauzirai solatz*

*Ben tenc lo Seignor per verai
per qu'ieu veirai l'amor de loing
mas per un ben que m'en eschai
n'ai dos mals car tant m'es de loing
ai car me fos lai peleris
si que mos futz e mos tapis
fos pelz sieus bel huoills remiratz*

*Dieus que fetz tot qant ve ni vai
e fermet cest'amor de loing
me don poder qe-l cor eu n'ai
q'en breu veia l'amor de loing
veraiamen en locs aizis*

Jamais d'amour me réjouirai
Si ne jouis de cet amour de loin
Que mieux ni meilleur ne connais.
Vais nulle part ni près ni loin,
Tant est son prix vrai et sûr,
Que là devant les Sarrasins
Pour elle être captif je réclame.

Triste et joyeux m'en partirai.
Quand verrai cet amour de loin.
Mais ne sais quand la reverrai,
Car nos terrains sont vraiment loin.
Il y a tant cols et chemins.
Et pour ceci ne suis devin.
Mais que tout soit comme à Dieu plaît.

Paraîtra joie quand lui demanderai
Pour l'amour-Dieu l'amour de loin.
Et s'il lui plaît j'habiterai
Près d'elle- même si je suis de loin.
Donc arrivera l'entretien fidèle
Qu'amant lointain devenu proche
À ses beaux dits jouira de plaisir.

Je tiens bien le Seigneur pour vrai
Par qui verrai l'amour de loin.
Mais pour un bien qui m'en échoit
J'ai deux maux car tant m'est de loin.
Ah que je sois là-bas pélerin
Que mon bâton et mon tapis
Soient par ses beaux yeux regardés.

Que Dieu qui fit tout, qui va et vient,
Et forma cet amour de loin
Donne le pouvoir au coeur que j'ai,
Que bientôt je voie l'amour de loin
Véritablement en lieu aisé,

*si qe la cambra e-l jardis
mi resembles totz temps palatz*

*Ver ditz qui m'apella lechai
ni desiran d'amor de loing
car nuill autre jois tant no-m plai
cum jauzimens d'amour de loing
mas so q'ieu vuoill m'es tant ahis
q'enaissi-m fadet mos pairis
q'ieu ames e non fo amatz*

*Mas so q'ieu vuoill m'es tant ahis
totez sia mauditz lo pairis
qe-m fadet q'ieu non fos amatz.*

Tel que la chambre et le jardin
Me semblent tout temps un palais.

Il dit vrai qui me dit avide,
Si désireux d'amour de loin,
Car nulle autre joie ne me plaît
Que de jouir de l'amour de loin.
Mais ce que je veux m'est interdit,
Car ainsi me dota mon parrain,
Que j'aime et ne suis pas aimé.

Mais ce que je veux m'est interdit.
Que tout maudit soit le parrain
Qui fit que ne suis pas aimé.

Peirol d'Auvernhà /Auvergne (vers 1160?–1222/1225)

Il fut au service du comte d'Auvergne, Dauphin, qui tint sa cour à Montferrand. Selon certaines sources, Peirol aurait effectué un pèlerinage en Terre Sainte. Au retour, il se serait marié et établi à Montpellier. On lui attribue 34 poèmes conservés. Sa « cançon » (chant) en quatre strophes et envoi *Comme avant sa mort le cygne* est représentatif de la haute poésie d'amour. Le texte original, en langue d'oc, est ici présenté en traduction.

Comme avant sa mort le cygne

Comme avant sa mort le cygne,
Je me mets à chanter
Pour mourir plus noblement
Et avec moins d'horreur.
Bien des fois l'amour m'a piégé
Et j'ai connu de beaux délires,
Mais ce que j'en souffre maintenant
Me prouve que je n'ai pas su aimer.

Le monde n'a pas son égale
Dieu ! mais à quoi bon l'aimer.

Jamais je n'oserai lui dire
 À quel point je la veux.
 Noble accueil et doux égards,
 Ne me font que plus trembler,
 J'ai peur qu'à lui crier grâce,
 Je ne provoque sa méfiance.

Franchise et sincérité de cœur
 Feront toujours croître l'amour ;
 Haute naissance la fait dépérir,
 Car les puissants sont menteurs.
 Il y a tant de riches mauvais
 Que ce bas monde en est pire.
 Dame qui veuille maintenir son prix
 N'aimera jamais profiteur.
 Va t'en là-bas chansonnette,
 Non que lui mande rien.
 Mais tu peux lui dire mon ennui
 Sans causer ma perte.
 Et que mes sentiments de cœur
 Sont siens, de bonne foi je le jure ;
 Le sont et toujours le seront ;
 Pour le prouver saurai mourir.

Bonne dame où que tu demeures,
 Joie sois tienne et t'accompagne.
 Si n'ose encore te crier grâce,
 Puis du moins le faire en pensée.

Chansons de toile

La poésie courtoise était très diversifiée. À côté des formes élevées (*cançon*, *alba*), elle cultive aussi des genres polémiques (*partimen*), satiriques (*sirventes*), parodiques (*pastorella*). Plusieurs formes se rapprochent de la poésie populaire qui accompagnait le travail des femmes. Telles sont les chansons de toile qui racontent les amours romancées.

Quant vient en mai, que l'on dit as lons jors,
Que Franc de France repairent de roi cort,
Reynauz repaire devant el premier front.
Si s'en passa lez lo mes Arembor,
Ainz n'en degna le chief drecier a mont.
E Raynaut, amis !

Bele Erembors a la fenestre au jor
Sor ses genolz tient paile de color ;
Voit Frans de France qui repairent de cort
Et voit Raynaut devant el premier front :
En haut parole, si a dit sa raison.
E Raynaut, amis !
« Amis Raynaut, j'ai vëu cel jor,
Se passisoiz selon mon pere tor,
Dolanz fussiez, se ne parlasse a vos. »
« Jal mesfaïstes, fille d'emperëor,
autrui amastes, si obliastes nos. »
E Raynaut, amis !

« Sire Raynaut, je m'en escondirai :
A cent puceles sor sainz vos jurerai,
A trente dames que avec moi menrai,
C'onques nul home fors vostre cors n'amai.
Prennez l'emmende et je vos baiseraï. »
E Raynaut, amis !

Li cuens Raynauz en monta lo degré,
Gros par espauls, greles par lo baudré ;
Blont ot le poil, menu recercelé :
En nule terre n'ont si biau bacheler.
Voit l'Erembors, si comence a plorer.
E Raynaut, amis !

Li cuens Raynauz est montez en la tor,
Si s'est assis en un lit point a flors,
Dejoste lui se siet bele Erembors :

Lors recomencent lor premieres amors.
E Raynaut, amis !

Lou samedi a soir, fat la semaine,
Gaiete et Oriour, serors germainnes,
Main et main vont bagnier a la fontaine.
Vante l'ore et li raim crollent :
Ki s'antraimment soweif dorment.

L'anfes Gerairs revient de la cuintainne,
S'ait chosie Gaiete sor la fontaine,
Antre ses bras l'ait prise, soucif l'a strainte.
« Quant avras, Oriour, de l'ague prise,
Reva toi an arriere, bien seis la vile :
Je remanrai Gerairt ke bien me priset. »

Or s'en vat Orious triste et marrie ;
Des euls s'an vat plorant, de cuer sospire,
Cant Gaie sa serour n'anmoinnet mie.
« Laisse, fait Oriour, com mar fui neel!
J'ai laxiet ma serour an la vallee.
L'anfes Gerairs l'anmoinne an sa contree.

Lor droit chemin ont pris vers la citeit ;
Tantost com il i vint, l'ait espouseit.
Vante l'ore et li raim crollent :
Ki s'antraimment soweif dorment.